



Guy Jimenes

La Protestation

Éditions Barbedogre
2025

La Protestation
a été publié en 1993 (éd. Syros),
puis en 2001 (poche Pocket).
Il a fait l'objet, en 2010,
d'une édition malheureuse (Somnambule équivoque).
La présente édition est revue et corrigée.

Illustration de page de titre :
photo de l'auteur.

© Éditions Barbedogre
12, allée des acacias
45800 Saint-Jean de Braye
barbedogre@guyjimenes.net
guyjimenes.net



Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.
Pour information, consulter les pages suivantes :
creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr
guyjimenes.net/livres-electroniques



ISBN 978-2-9599627-5-2

La Protestation a obtenu, sur manuscrit, le Prix du roman jeunesse du Ministère de la jeunesse et des sports, jury des adultes, en 1992.

Le roman, édité en 1993 sous la direction littéraire de Germaine Finifter, dans la collection Les uns les autres aux éditions Syros, a obtenu le Prix Lire au collège en 1994.

Sous le titre La Protesta , il a paru dans une traduction en espagnol chez Fondo de cultura económica (Mexico, 1999) où il reste toujours disponible, ré-édité en 2015.

Le type recherché par la police est resté deux ou trois jours chez nous, pas plus. Il s'est éclipsé aussi soudainement qu'il avait surgi. Et on n'en a plus jamais entendu parler.

Ma mère ne voulait pas de lui. Elle avait peur. Elle reprochait à mon père d'avoir ramené ce clandestin à la maison. On risquait de graves ennuis.

Elle avait des raisons de s'inquiéter : le village était calme, certes, mais il pouvait y avoir des mouchards. Mon père n'y croyait pas. C'était surtout dans le Nord qu'on courait ce genre de risque, là où sévissait la guérilla.

À cette époque, la plupart des gens se contentaient de regarder les informations à la télé, même si personne n'était dupe : on savait bien qu'« ils » nous mentaient, avec leurs reportages orientés, leurs fausses nouvelles, toutes à la gloire du généralissime et de sa junte.

Les militaires s'étaient emparés du pouvoir un jour de mars, dix ans plus tôt. Le général Dolen-Ceti, commandant des forces armées, avait fait bombarder le palais présidentiel. Le président de la République était

mort au cours de cet assaut et la plupart de ses ministres avaient été faits prisonniers. Dolen-Ceti avait alors décrété l'état d'urgence et s'était autoproclamé Chef de la Nation.

J'avais trois ans quand ces événements s'étaient produits. Mon père en parlait souvent. Notre pays, jusque-là de tradition démocratique, s'était trouvé plongé dans la violence. Des militants politiques, des syndicalistes, des journalistes avaient été arrêtés par centaines et parqués dans des camps installés dans des stades. Beaucoup avaient été torturés et exécutés après une parodie de jugement. Certains avaient disparu purement et simplement...

Papa expliquait que Dolen-Ceti et sa clique étaient des fascistes, et qu'ils n'avaient pas supporté l'arrivée au pouvoir d'un président et d'un gouvernement de gauche.

Il disait aussi que la dictature commençait à donner des signes d'affaiblissement. Une grande partie du monde la désapprouvait. Même les Américains avaient cessé de la soutenir. Dolen-Ceti allait être contraint de lâcher du lest, de desserrer sa main de fer. Papa affirmait que cette évolution était inévitable.

Un matin, notre « passager clandestin » a disparu. Mon père, qui s'était levé de très bonne heure, est revenu seul. Il avait conduit l'inconnu à la ville voisine. Il ne nous a pas dit pourquoi. Nous n'avons jamais rien su de plus, ma mère et moi, à propos de cet homme. Maman a accueilli la nouvelle de son départ avec un grand soulagement. Alors mon père a sorti un revolver de sa poche.

– Il m'a laissé ça. Cadeau...
Et il a ri.

Maman n'a pas trouvé ça drôle du tout. Cela confirmait toutes ses craintes : l'inconnu était un terroriste, un rebelle du Nord. Il allait tomber aux mains de la milice et il révélerait que nous l'avions caché... Pourquoi mon père avait-il accepté de garder cette arme, et quelle idée de l'exhiber ainsi devant un gosse (c'était moi, le gosse...) ! Elle parlait du revolver avec réputation, je m'en souviens bien ; ça m'a troublé.

Mon père a eu un bon rire :

– Tu exagères, Bruno n'est plus un gamin. Il sait bien que ce revolver n'est pas un jouet. Il n'y touchera pas.

– Qu'est-ce que tu vas en faire ? a demandé ma mère.

– Je ne sais pas, a dit papa. Rien, sans doute.

Et c'est vrai qu'il n'en a rien fait. Il aurait dû s'en débarrasser, par exemple en le jetant dans le *río* ; ou alors, l'emporter avec lui le jour de la *protestation*.

Mais non : il a préféré le cacher sous une latte du plancher, au grenier...

La *protestation* du 3 juillet marque le point de bascule de la dictature militaire. La plupart des organisations syndicales et des partis de gauche étaient toujours interdits, mais leurs militants parvinrent à réunir plus de vingt mille personnes dans les rues de San Carlo.

Cette démonstration d'union contre le pouvoir eut un retentissement considérable dans l'opinion publique, même si la télévision et la radio n'en donnèrent qu'un compte rendu partial pour tenter d'en minimiser l'importance.

Ce fut un coup décisif porté au régime militaire. Dolen-Ceti aurait eu tous les moyens d'empêcher cette *protestation*, ou encore de la réprimer dans le sang. Mais il ne le fit pas, parce que politiquement il n'était

plus en mesure de le faire. Aujourd'hui, les livres d'histoire expliquent très bien cela. Ils relatent également que, ce jour-là, quelques éléments incontrôlés de la milice (la police politique) se livrèrent à « des débordements regrettables contre une poignée de manifestants ».

Moi, je n'écris pas un livre d'histoire. Mon père faisait partie de cette « poignée de manifestants » victimes de ces « débordements regrettables ».

Il n'est jamais revenu de la *protestation*.

Il était monté dans le car. C'est la dernière image que j'ai de lui : papa montant dans le car, sur la place, et nous adressant un petit signe de la main, à maman et à moi, derrière la vitre sale.

Ma mère a passé la journée l'oreille collée à son petit poste de radio. Rien, bien entendu. Aucune mention de la *protestation*.

On a attendu toute la journée le retour de mon père. En fin d'après-midi maman a décidé de faire des crêpes, celles que je préférais, avec du chocolat fondu et du miel. Je n'avais pas faim au début, et puis je me suis jeté sur les crêpes, je n'ai pas pu m'en empêcher.

Ma mère me l'a presque reproché :

– Comment peux-tu te goinfrer ainsi dans un moment pareil ?

Elle n'a rien mangé. Elle a allumé la télé à l'heure des informations. Les titres ont défilé sans mention de la *protestation*. Simplement, vers la fin du journal, le présentateur a annoncé en quelques phrases sibyllines que des affrontements avaient eu lieu à San Carlo entre une poignée d'agitateurs et les forces de l'ordre.

On a appris au milieu de la nuit, par un voisin qui avait participé lui aussi à la manifestation, comment

les choses s'étaient passées en réalité : la *protestation* s'était déroulée dans le calme, pacifiquement, et sans provocation ni d'un côté ni de l'autre. Mais tout à la fin, au moment où les manifestants se dispersaient, un groupe de miliciens avaient quadrillé le quartier du port. Armés de matraques et de barres de fer, ils avaient réussi à isoler quelques manifestants. Et ils les avaient enlevés.

Ma mère a téléphoné immédiatement au commissariat central de San Carlo. Les fonctionnaires de police se sont montrés évasifs. Ils n'étaient sûrs que d'une chose : mon père n'était pas en état d'arrestation et ils ne possédaient aucun renseignement le concernant. Au fait, a demandé le policier, mon père n'avait-il pas une petite amie à San Carlo, une maîtresse ? Ça pouvait expliquer pourquoi il n'était pas encore rentré... Ma mère a pleuré en le racontant aux voisins.

Des rumeurs n'ont pas tardé à courir : on a parlé de corps affreusement mutilés, enterrés à la hâte dans des charniers... Ou bien tout le contraire : les *disparus de juillet* (comme on s'est mis à les appeler) s'étaient regroupés au sein d'une organisation clandestine de résistance armée... Certains jours il nous est arrivé d'y croire.

Le chagrin ne réunit pas. Ou pas bien long-temps. Les tout premiers temps, maman et moi on a été plutôt proches. On a eu des gestes tendres, on s'est serrés l'un contre l'autre, partageant la même peine, la même colère – la même impuissance...

Cela n'a pas duré.

Je n'ai pas tardé à en vouloir à ma mère de la façon dont elle organisait sa nouvelle vie. Elle, si discrète, si « réservée », comme elle disait d'elle-même, s'est mise à

recevoir beaucoup : elle invitait ses collègues de travail, de nouveaux amis. Et c'était des discussions passionnées sur la situation du pays, sur l'espoir grandissant d'un renversement de la dictature et d'un retour à la démocratie. Ma mère fumait cigarette sur cigarette, dans ces moments-là. Il lui arrivait aussi de boire trop d'alcool. Ces réunions politiques tournaient à des petites fêtes. Je n'y trouvais pas ma place.

Nous ne partageons pas la même souffrance, ma mère et moi. Notre chagrin n'avait pas le même sens. J'allais parfois jusqu'à me dire, injustement, que j'étais seul à souffrir, qu'elle s'en fichait.

Si maman percevait mon hostilité à son égard, elle n'en décelait sans doute pas la raison profonde. Elle l'attribuait à une « crise d'adolescence ». Cela me passerait. Simplement, elle m'invitait à me rendre compte à quel point je ne lui facilitais pas la vie, en m'opposant constamment à elle, et combien il lui était dur de devoir m'élever seule.

Nous nous affrontions sous des prétextes futiles, liés à la vie quotidienne : par exemple, à cause de la façon dont je m'habillais. C'étaient des disputes ridicules, que personne ne pouvait arbitrer, et qui ne servaient à rien, sinon à nous laisser vibrants de colère et de rage contenue.

Un jour, j'ai trouvé le courage de lui dire en face que papa, s'il revenait, ne la reconnaîtrait pas. Elle m'a regardé comme un étranger. Il n'y avait pas de reproche dans son regard, seulement un immense étonnement. Elle a fini par secouer la tête.

- Qu'est-ce que tu peux en savoir ? m'a-t-elle demandé.

Je n'ai rien répondu.

Elle a ajouté :

– Et puis tu n'as pas à me juger.

Elle a continué à boire son café.

J'avais souvent remarqué qu'elle l'aspirait à petites gorgées. Ces bruits de succion et de déglutition me sont d'un coup devenus insupportables, comme s'ils résonnaient dans ce vide laissé par l'absence de papa. Je me suis levé et j'ai quitté la pièce en claquant la porte.

Les moments passés au collège, à la ville voisine, ne m'apportaient aucun réconfort. Je me barricadais dans ma solitude. Je répugnais à parler de mon père à qui que ce soit. On ne comprenait pas mon attitude. Elle ne convenait pas très bien à la situation. Les autres à ma place...

Mais je la leur aurais laissée, ma place, je n'aurais pas demandé mieux. Ils se révoltaient en paroles. En classe, ils dénonçaient la dictature. Ça se faisait beaucoup, depuis que les *protestations* se multipliaient. La plupart des professeurs se déclaraient ouvertement contre Dolen-Ceti – ceux-là mêmes qui n'avaient pas bronché, j'étais prêt à le parier, qui n'avaient pas bougé le petit doigt dix ans plus tôt au moment du putsch...

Je les déconcertais. Il leur était impossible de me parler de mon père, parce que, à la moindre allusion aux « disparus de juillet », je les regardais tous, copains ou profs, avec un air mauvais qui les dissuadait de continuer. J'étais devenu très fort à ce petit jeu.

Il y avait au collège un garçon nommé Angel. Il avait un ou deux ans de moins que moi. Nous n'étions pas dans la même classe, mais nous étions amis. Nous venions du même village.

Dans le regard des autres à qui l'on confie ses malheurs, on décèle parfois une lueur sale, minable, qui trahit le soulagement égoïste d'avoir été épargné par le sort... Je n'ai jamais craint de voir cette lueur-là dans les yeux d'Angel. Aussi est-il le seul à qui j'aie jamais parlé de mon père. Il m'écoutait avec une attention profonde et grave dont je tirais une satisfaction secrète.

C'est seulement aujourd'hui, avec le recul des années, que je puis analyser les choses ainsi : j'ai utilisé Angel, il m'a servi sans le vouloir à me situer dans cette confusion où m'avait jeté la disparition de mon père.

Je lui parlais en ricanant des *protestations silencieuses* sur la Plaza Mayor à San Carlo, le premier dimanche de chaque mois. Ma mère m'y avait emmené une fois, j'avais défilé avec les autres, en exhibant sur le ventre une mauvaise photo agrandie de papa.

- Ah ! il doit bien rigoler, Dolen-Ceti ! C'est son tableau de chasse qu'on exhibe ainsi. Quelle fête on lui fait ! On lui rend hommage ! Qu'est-ce qu'il en a à foutre de nos signes extérieurs de chagrin ?

Mes paroles provoquaient Angel. Elles le choquaient et le séduisaient à la fois. J'en rajoutais. Je lui vantais les rebelles du Nord et leur légitime violence... Ma mère serait tombée de haut si elle m'avait entendu.

Cette relation très particulière que j'avais avec Angel me contraignait à une espèce de surenchère : je me terminais chaque jour davantage, me glissant peu à peu dans la peau du jeune révolté décidé à venger son père...

J'aurais aimé rallier Angel à ma cause, le convaincre. J'y parvenais presque. Il était si bon public. Il repartait ébranlé, songeur, et moi je sentais bien que quelque chose d'important se nouait...

Et j'attendais le moment favorable pour lui parler du revolver. J'avais facilement trouvé sous quelle latte de plancher mon père l'avait caché au grenier et je l'avais changé de place. Ma mère, un jour, s'était rappelé cette arme. Je lui avais menti, fait croire que papa s'en était finalement débarrassé en la jetant dans le *río*. Maman n'avait pas très bien compris pourquoi il m'en avait parlé, à moi et pas à elle, mais elle m'avait cru. J'avais su me montrer persuasif.

Combien de fois j'ai soulevé cette latte et contemplé le revolver ! Au début sans trop y toucher, et puis peu à peu, j'ai commencé à le manipuler. En m'en méfiant. Le revolver était chargé, je l'avais vérifié en faisant basculer le barillet. Il contenait trois balles.

Un matin j'ai pris ces trois balles. Je les ai gardées dans ma poche pendant des heures. Et j'ai marché jusqu'au *río* en les serrant dans mon poing.

Sur la passerelle j'ai ouvert la main. L'une des balles était plus mate que les autres, comme recouverte d'un peu de buée. Elle avait de plus un léger défaut à son extrémité, comme si le métal avait été légèrement aplati. C'est elle que j'ai choisi de garder, et j'ai jeté les deux autres dans l'eau.

Le temps passait, et je me refusais toujours à partager le point de vue optimiste de ma mère et de ses amis sur l'évolution du régime militaire. Mon père aussi avait eu ce genre d'idées et voilà où cela l'avait conduit.

Et puis les événements se sont accélérés.

Cela faisait environ huit mois que mon père avait disparu quand la nouvelle a éclaté, libérant une vague d'euphorie : le général Dolen-Ceti levait l'état d'exception et programmait des élections libres !

Autre « bonne » nouvelle : la milice voyait ses pouvoirs réduits et passait sous le contrôle de l'armée. Il était avéré que la junte maîtrisait de moins en moins la situation. La pression internationale avait été la plus forte : le chantage des pays occidentaux, chantage à l'aide économique, avait porté ses fruits.

Ma mère et ses amis jubilaient, en particulier un nommé Victor qui lui tournait beaucoup autour. Je ne me suis pas réjoui avec eux, j'ai juste fait semblant. Depuis la fois où j'avais reproché explicitement à ma mère la façon dont elle vivait, j'avais pris la décision d'éviter tout nouvel éclat. Je me tenais tranquille. C'était du camouflage : j'étais en état de guerre, je savais prendre des précautions...

Et la nécessité d'agir m'apparaissait de façon encore plus aiguë.

Les journaux et les chaînes de télévision ont commencé à parler de l'opération UTM. Une idée de publicitaires, d'experts en communication.

Pendant la campagne électorale, de petites unités allaient circuler dans tout le pays : *des unités territoriales mobiles* – d'où l'intitulé de l'opération. Tout un matériel était prévu : tentes d'exposition, camions convertibles en salles de projection, panneaux illustrés retraçant la carrière exemplaire de Dolen-Ceti, modèles réduits d'avions et de navires militaires ; bref, une opération de prestige et de propagande à la gloire du chef de l'État, de son armée et de sa politique.

Le but du dictateur était de retourner en sa faveur l'opinion publique en présentant une image nouvelle et positive des militaires.

Lorsque j'ai appris qu'une de ces unités allait faire étape au village, j'en ai eu la chair de poule. J'ai immédiatement pensé au revolver. Et je me suis senti fier du choix que j'avais fait de ne garder qu'une seule balle : je ne serais pas un vulgaire criminel, mon acte de tuer serait un acte de justice.

Ma mère et ses amis disposaient d'informations au sujet de l'opération UTM : pour eux, c'était acquis, Dolan-Ceti ne trichait pas, il s'agissait bien d'une opération visant à séduire les électeurs. La tentative de la dernière chance, pour celui qu'ils surnommaient le « vieux cétacé ».

Ils se gargarisaient d'espoir.

Je ricanais intérieurement de leurs discours satisfaits, de toutes leurs parolotes. Je m'enfermais dans ma chambre. Les éclats de voix me parvenaient. Quelquefois je laissais volontairement la porte entrouverte pour mieux les entendre et me repaître de l'absolue nullité de tous ces mots. Il n'était question que de « ne pas baisser les bras », de « placer le maire en face de ses responsabilités en l'obligeant à tenir une réunion publique ». Le summum de l'action, c'était de se réunir dans la salle du conseil et de discuter des heures sur la meilleure façon de « marquer le coup », de profiter de la présence des militaires pour « faire connaître massivement notre désapprobation »...

Elle a eu lieu, après bien d'autres, leur grande réunion décisive. Je ne dormais pas encore quand ma

mère en est rentrée. Elle a dû voir, depuis le bas de l'escalier, le rai de lumière sous ma porte. Je l'ai entendue monter. Je me suis dit : elle doit être folle de rage, car j'étais persuadé que le maire et sa clique n'avaient pas accepté de manifester contre les militaires.

J'avais le cœur qui battait très fort. Je crois que j'étais prêt, à cet instant, à parler avec ma mère, à lui faire comprendre à demi-mot qu'il y avait une autre façon d'agir, que j'avais peut-être un projet, qu'on pourrait... Mais elle a frappé, elle est entrée sans attendre et elle était gaie.

Elle était enchantée.

Elle rentrait avec le sentiment d'avoir remporté une « victoire sur l'indifférence », d'avoir réussi à « sortir les gens de leur léthargie », d'être parvenue à « les impliquer »...

Assis dans mon lit, j'affectais de l'écouter distraitemment en feuilletant une bande dessinée.

Elle parlait.

La discussion avait été longue, houleuse, mais finalement tout le monde était tombé d'accord sur une forme de « protestation silencieuse » (encore et toujours ces mots qui pour moi ne voulaient rien dire : comment pouvait-on *protester* silencieusement ?). La consigne était de ne pas sortir le dimanche de l'opération UTM : chacun devrait rester chez soi, ainsi les militaires n'auraient personne à qui présenter leur propagande. Un comité de liaison avait été constitué pour correspondre avec les autres villes et villages qui allaient recevoir des militaires, afin que tout le monde agisse de la même façon...

– Qu'y a-t-il, Bruno ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

– Il n'y a rien, laisse-moi. J'ai envie de dormir.

Au cours de la discussion, elle avait soi-disant pris longuement la parole. Elle avait parlé des *disparus de juillet*, de « ton père », et les gens l'avaient écoutée avec émotion.

– Bruno, je ne comprends pas. Qu'est-ce qui ne va pas ? On dirait que tu m'en veux.

J'ai balancé mon livre à l'autre bout de la chambre.

– Oui, je t'en veux. Je vous en veux, tous, avec vos mots qui trichent, vos « disparus de juillet », votre « liberté d'expression », votre « démocratie »...

Je lui jetais tous ses mots à la figure, en ricanant. J'ai cru qu'elle allait me gifler. Elle était blême. J'ai changé de ton :

– Tu vois, je te l'avais dit : j'ai sommeil. Laisse-moi dormir.

Elle m'a laissé. Elle est sortie de la chambre en disant d'une voix blanche :

– On reparlera de tout ça.

J'ai dit :

– C'est ça.

Elle est redescendue. Je l'ai imaginée dans l'escalier, défaite et ratatinée comme une petite vieille. J'ai entendu tinter la carafe sur le bord du verre. Sa main devait trembler. J'ai marché en rond dans ma chambre, les poings serrés, avec l'envie de fracasser la lampe de chevet contre le mur. J'ai fini par me détendre en pensant qu'une demi-heure plus tôt, à l'écouter, elle avait tenu la réunion dans sa main, alors que là elle s'était laissé dominer sans même réagir.

J'étais plus fort qu'elle.

En racontant tout cela aujourd'hui, j'éprouve une profonde tristesse. Je me reproche d'avoir tellement méprisé le combat non violent de ma mère et de tant

d'autres gens. Je mesure maintenant combien il a été nécessaire et utile.

Mais la façon dont la dictature militaire vivait ses derniers moments m'était intolérable. Dolen-Ceti se posait en libéral, en réformateur, et les gens entraient dans son jeu. Il embobinait tout le monde.

Ma mère avait beau dire qu'il perdrait les élections et qu'alors il devrait rendre des comptes au peuple... Même les rebelles du Nord venaient de faire connaître leur décision de renoncer à toute action armée, et cette nouvelle m'écœurerait.

Je refusais le monde tel qu'il était. Je m'y sentais étranger. Je ne voulais pas m'y compromettre et risquer de perdre ce qui me rattachait encore à mon père.

C'est bien ce soir-là que tout s'est vraiment précisé. Je n'avais plus le choix. Si ma mère m'avait giflé tout à l'heure, par exemple, j'aurais peut-être fondu en larmes, je lui aurais parlé du revolver... Mais elle n'avait pas réagi.

À un moment de la nuit, je me suis redressé dans mon lit, en plein cauchemar, glacé d'épouvante. Je venais de rêver que mon père était un salaud : il avait livré à la police ce « clandestin » qu'on avait caché quelque temps à la maison, et voilà pourquoi il avait hérité du revolver...

Je ne suis pas parvenu à me rendormir. J'ai longuement pensé à mon père. Où était-il ? Qu'est-ce que les miliciens avaient fait de lui ? L'avaient-ils torturé ? Exécuté ? Et s'il était encore vivant ? Prisonnier dans un camp secret ? Si je devais le revoir un jour...

J'ai pensé au reproche que j'avais adressé à ma mère, et je me suis dit que je ne valais pas mieux qu'elle : *moi non plus, mon père ne me reconnaîtrait pas.*

J'avais peur de celui que j'étais devenu. Mieux valait que mon père ne revienne jamais...

Mais c'était pour lui que je voulais faire ça.

Je n'avais plus de père, je n'avais plus de mère. Je n'aurais bientôt plus d'ami. Je m'étais enfermé dans cette folie.

J'ai montré le revolver à Angel sans vraiment lui dire ce que je comptais faire avec, mais il s'est douté de quelque chose. Il a tout de suite fait le rapprochement avec la venue des militaires. Il m'a dit que j'étais fou. Je lui ai fait promettre de ne parler à personne de ce que je préparais. J'ai dit un « attentat », je n'avais pas d'autre mot pour dire ce que j'allais faire. Un attentat. Ça évoquait : explosion d'une bombe, fusillade, cris perçants.

Angel était horrifié. Je lui ai dit que le mot « attentat » n'était pas bien choisi. C'était tout le contraire, en réalité : j'allais juste tirer sur un homme, une seule balle, à bout portant, pour être certain de ne pas le manquer. Il faudrait que je ruse pour l'approcher, ce serait ça le plus dur. Après, tirer serait facile, il y avait juste à appuyer sur la détente. Et puis lâcher le revolver et m'enfuir.

Plus je parlais, plus je sentais Angel atterré.

– Tu es fou, m'a-t-il dit. Ils te rattraperont, ils te tueront !

– Et alors ?

J'ai ricané. J'ai parlé de *l'ironie de la vie...* Je m'étais entiché de cette expression. Les militaires allaient venir ici faire leur propagande et l'un d'eux allait mourir. *Injustement*. Mais n'était-ce pas *injustement* que mon

père avait été enlevé ? Eh bien voilà : la boucle serait bouclée.

C'était ça, pour moi, l'ironie de la vie... Je pensais la dominer. Je ne savais pas encore que l'ironie de la vie est souveraine, qu'elle vient quand elle veut et où on ne l'attend pas.

J'ai eu peur tout d'un coup. Pas de mourir. Mais que tout rate à cause d'Angel : j'avais trop parlé, il allait me trahir, tout dire à ma mère ou à ses parents.

– Angel, je veux que tu me jures de ne parler de tout ça à personne.

Je lui ai serré le poignet.

– Tu me fais mal. Lâche-moi !

Je l'ai lâché.

– Angel, si tu me dénonces, c'est moi que je tuerais avec ma seule balle, regarde, comme ça. (J'ai fait le geste avec les deux doigts sur la tempe.) Et je ne me raterai pas.

Il m'a dit sans me regarder quelque chose que je n'ai pas compris. La tête baissée, ses cheveux lui cachant le visage, il pleurait.

– Je ne te dénoncerai pas, a-t-il affirmé.

J'étais ému, moi aussi. J'ai voulu le remercier en lui serrant la main. Il s'est dégagé. Il m'a dit :

– Ce que tu viens de faire est dégueulasse. Comme ce que tu as décidé. J'espère de tout mon cœur que tu n'auras pas le courage de tirer. Je ne veux plus que tu me parles, je ne veux plus jamais te voir.

Les jours qui ont suivi, j'ai évité de m'opposer à ma mère. Je lui ai même demandé pardon pour mon attitude de l'autre soir. J'avais franchi un palier. J'étais

devenu indifférent, à elle, à ses amis, à tellement de choses. J'étais dans ma solitude.

Ma mère a cru que j'allais mieux. Elle s'en est réjouie. On guettait le convoi depuis la terrasse de la maison. Il y avait ma mère et aussi l'inévitable Victor, qui aurait voulu qu'on soit copains. C'est ce qu'il m'avait dit, une fois. Ce jour-là, je l'avais regardé :

– Nous, copains ? Et pourquoi pas père et fils pendant que vous y êtes ?

Je m'autorisais à être insolent avec lui en l'absence de ma mère. Ils étaient déjà amants, à cette époque-là, ou près de l'être. Avec Victor, j'insistais toujours sur le « vous » : il tenait tellement à ce que je le tutoie... Je m'amusais à surprendre les regards qu'il me lançait en douce. Je tournais la tête d'un coup dans sa direction et je pouvais voir combien il me méprisait. J'avais beau m'y attendre, ça me surprenait toujours et ça me confortait. Il devait tout détester de moi : ma façon de parler, mes silences, mes résultats scolaires, mes airs sarcastiques, les vêtements que je portais (le blouson trop grand pour moi et une des chemises de mon père)...

Quand il me regardait comme ça, je lui adressais un sourire désarmant de gentillesse dont il n'était pas dupe. Il ne bronchait pas. Il n'osait jamais rien me dire à cause de ma mère, condamné à faire bonne figure.

On était là, tous les trois, à regarder s'approcher le convoi. On est redescendus pour fermer les volets. C'était la consigne : fermer portes et fenêtres sur le passage des militaires. Leur jouer village mort.

Le convoi passait.

Avant de fermer complètement les volets de ma chambre, j'ai pris le temps de regarder ces gros camions rutilants, peints aux couleurs du pays et portant sur leur flanc le signe UTM en lettres blanches.

Le lieutenant qui commandait l'unité s'appelait Mace. Je l'avais appris par la radio, les journaux. La télé, aussi : aux informations locales, ils avaient consacré une émission spéciale à cette unité. Ils avaient présenté Mace comme un bon chef, donné de lui l'image d'un homme bienveillant, presque paternel... Le contraire d'une tête brûlée.

Ils lui avaient laissé la parole. Et Mace avait expliqué comment, l'état-major lui ayant donné carte blanche, il avait tenu à choisir personnellement chacun des membres de son équipe pour s'entourer de soldats jeunes, intelligents, ouverts au dialogue... Pas simplement des soldats, avait-il tenu à préciser : des éducateurs.

Rien que ça.

Le reportage s'était conclu de la façon la plus ridicule : six soldats s'étaient succédé gauchement devant la caméra, affublés de visières en carton marquées UTM, de chapeaux de papier aux couleurs nationales, de badges (UTM aussi), et de tee-shirts (UTM !). Pour présenter ainsi toute la panoplie de cadeaux que l'état-major avait prévu de distribuer sur sa route, « aux jeunes et aux moins jeunes »...

Le bruit des moteurs répercuté par les façades des maisons faisait vibrer la rue. Une jeep ouvrait la route. Un jeune chauffeur la conduisait. Et, sur le siège du passager, Mace était là. C'était bien lui. Dans moins d'une demi-heure, si tout se déroulait comme je l'envi-

sageais, il serait mort, ou grièvement blessé, peu important : je lui aurais tiré dessus.

Ma mère avait dit qu'une délégation de villageois conduite par le maire attendait l'arrivée des soldats sur la place pour leur lire un mes – sage bref, mais sans ambiguïté : la population boycottait l'opération UTM, chacun resterait chez soi, personne n'entendait participer aux jeux proposés, ni visiter les expositions prévues.

J'avais demandé à ma mère pourquoi elle avait refusé de faire partie de cette délégation. Elle m'avait répondu que la seule idée d'adresser la parole à des militaires la dégoûtait.

J'avais trouvé ça bien. Intérieurement je lui avais répondu : « Tu vois, maman : on pourrait être d'accord tous les deux, des fois. »

Mais qu'est-ce que cela changeait au fond ? Qu'elle fasse ou non partie du comité d'accueil, elle n'avait pas d'autre projet aujourd'hui que de rester cloîtrée en attendant que les militaires repartent.

Moi j'allais agir.

Je suis monté dans ma chambre. J'ai enfilé mon blouson. Le revolver était planqué derrière l'armoire. Je l'ai pris. Je ne crois pas que j'aie tremblé en actionnant le bouton-poussoir pour faire basculer le barillet.

J'ai placé la balle dans l'une des six chambres du cylindre. Et j'ai fait tourner le barillet, comme à la roulette russe, en me disant que, si la balle venait se placer d'elle-même en face du canon, ce serait un signe du destin pour m'encourager dans mon projet. J'ai vérifié : la balle s'était arrêtée juste trop tôt. Peu important : d'un coup de pouce, j'ai fait avancer la balle d'un cran. Un coup de pouce au destin.

À ce moment-là, je crois, j'étais calme, je n'avais pas peur. Je me sentais très fort. J'étais persuadé que je me montrerais à la hauteur.

Je n'avais qu'une inquiétude : si, après avoir rencontré le maire et sa délégation, les militaires décidaient de repartir, d'aller se montrer ailleurs ?

Le téléphone a sonné en bas. Je savais que quelqu'un de la mairie devait appeler ma mère pour la tenir au courant de ce qui se tramait sur la place. Je suis sorti de ma chambre et j'ai descendu lentement l'escalier, les mains dans les poches de mon blouson, serrant déjà dans la main droite la crosse du revolver.

J'entendais ma mère au téléphone. Elle avait mis le haut-parleur pour que Victor puisse entendre aussi. Le type de la mairie expliquait que le lieutenant avait donné l'ordre à ses soldats de s'installer malgré tout.

- Comment réagit-il ? a demandé ma mère. A-t-il l'air menaçant ?

Non, a répondu la voix au téléphone, mais il y a trois hommes avec lui, qui sont arrivés en même temps par une autre route dans une voiture particulière. Des types en civil, des miliciens, complètement excités. Ils nous ont insultés, traités de tous les noms. Heureusement le lieutenant a pris les choses en main : il a demandé à ses hommes de fouiller ces trois agités. Ils étaient armés. Les militaires leur ont confisqué leurs pistolets. Tu vois, ils sont de notre côté ! s'est exclamé avec un enthousiasme déplacé le correspondant de ma mère.

Elle lui a dit de ne pas trop s'emballer.

Je ne tenais pas à en écouter davantage. J'étais contrarié. Ces trois miliciens n'étaient pas prévus, ni le journal ni la télévision n'en avaient parlé. Et puis ce coup de fil ridicule faisant du lieutenant une espèce de héros...

J'ai préféré penser que cette provocation des miliciens, suivie de la confiscation de leurs armes, pouvait avoir été mise en scène et faire partie du plan de l'opération UTM destiné à présenter les militaires sous un jour favorable. Je voulais profiter de ce que ma mère et Victor étaient occupés au téléphone pour sortir discrètement. Mais Victor écoutait de loin. Il était dans le salon, la cigarette au bec, il s'amusait avec notre petit bilboquet. Il a été surpris de me voir en blouson, prêt à sortir, et il ne m'a rien dit, d'abord. Mais au moment où j'ai ouvert la porte, il m'a demandé où j'allais. Je lui ai répondu que j'avais envie de voir les militaires s'installer, que d'après la télé ils exposaient des maquettes de bateaux et d'avions de guerre. Que ça m'intéressait.

– Vous venez avec moi ? Et je l'ai planté là.

Je n'avais pas fait dix mètres dans la rue que j'ai entendu ma mère me crier après :

– Reviens immédiatement ! Bruno ! Tu m'entends ? Je t'interdis d'aller là-bas. Tu me fais honte !

Je n'ai pas répondu, je ne voulais surtout pas discuter. J'ai continué à marcher, les mains dans les poches. Je me suis juste retourné pour m'assurer qu'elle ne me suivait pas.

– Reviens ! m'a-t-elle ordonné depuis le seuil. Pour la dernière fois !

Malgré le soleil déjà haut, je n'arrivais pas à me réchauffer. La main serrée sur la crosse glacée du revolver, j'ai marché vers la place.

La rue était déserte. C'était étrange de la voir comme ça. Tous les volets étaient clos, les rideaux des boutiques baissés, et mon pas faisait crisser les graviers, troublant la « protestation silencieuse ».

Tous les villageois étaient à l'image de ma mère. Ils s'imaginaient que leur action était efficace. Leur non-action... Je n'étais pas de ce camp-là.

Je suis passé devant un portail où était écrit à la craie blanche un slogan injurieux contre Dolen-Ceti. Le lieutenant à la jeep avait dû le lire en passant. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que mon père aurait aimé voir le village dans cet état.

Et puis je suis tombé sur une phrase comportant son prénom et son nom, et affirmant qu'on ne l'avait pas oublié. J'ai eu beau me dire que personne n'avait le droit de se servir de mon père, que c'était dégueulasse, j'en ai eu la gorge serrée.

J'ai continué d'avancer. J'avais toujours aussi froid. Je commençais à prendre la mesure de ce que j'étais en train de faire. Et à penser pour de bon à l'après.

Est-ce que la détonation n'allait pas faire un tel bruit que je resterais glacé sur place, incapable de fuir ? Et le recul de l'arme ? Je n'y avais pas encore réfléchi : est-ce que j'allais être capable de ne pas trembler, de tenir le revolver avec suffisamment de fermeté ? D'appuyer sur la détente ?

Je n'avais aucune idée de ce qu'on pouvait ressentir au moment où on tire sur quelqu'un. La peur m'a pris. Je n'étais pas aussi déterminé que je l'aurais voulu. Je n'avais pas envisagé l'échéance comme il convenait, pas assez pensé à ce que j'allais trouver au bout de ma vengeance. Mais je ne pouvais plus reculer. J'ai décidé de tirer en tenant le revolver à deux mains.

À l'autre bout de la place, des soldats dressaient une tente. Plus près, d'autres s'affairaient autour d'un camion dont ils déployaient les flancs.

La jeep était garée à une trentaine de mètres, près d'un arbre, et le lieutenant se tenait appuyé contre la calandre. Il fumait. Comme quelqu'un qui s'ennuie.

Entre lui et moi, à une dizaine de mètres sur la droite, deux hommes en civil, les miliciens dont avait parlé le correspondant de ma mère tout à l'heure au téléphone. J'avais cru comprendre qu'ils étaient trois. Ils regardaient les soldats s'activer d'un air goguenard en se fichant d'eux, les comparant à des camelots. Plus j'avançais vers eux et plus j'entendais leurs railleries et leurs provocations. « Ce qu'il ne faut pas faire... Ah ! elle est belle l'armée... »

Un des jeunes soldats a dit aux autres de les laisser parler, qu'ils se fatigueraient les premiers. Je n'avais pas d'autre choix que de passer près des deux miliciens. Je me suis senti observé, j'ai tourné machinalement la tête : le troisième était là tout près et je ne l'avais pas encore vu. Il s'est avancé à ma rencontre. Depuis quand m'observait-il aussi fixement ?

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Les deux autres se sont tournés vers moi.

Les soldats aussi ont cessé de s'activer pour s'intéresser à nous.

Le milicien qui m'interrogeait avait des yeux verts, un vert très pâle, limpide et froid comme une eau de lac. Un regard que je ne pouvais soutenir. Au revers de son veston, il portait, comme les deux autres, un petit insigne : la tête de jaguar dans un cercle de feu, l'emblème de la milice. La tête de jaguar avait la gueule ouverte, et c'est dans cette gueule que j'étais venu me furrer.

– Il te plaît, mon insigne, hein ?

Pour la seconde fois, je n'ai pas répondu. J'avais peur, je me croyais incapable d'articuler un mot, et je n'avais

aucune idée des sentiments que j'inspirais à cet homme. Mais je devais lui répondre.

– Je suis venu pour les maquettes, ai-je dit enfin.

La langue en carton, la gorge sèche. La voix rauque, à peine audible. J'ai dit que c'était surtout les bateaux qui m'intéressaient, qu'à la télé ils avaient parlé du modèle réduit d'un porte-avions...

Je ne savais m'arrêter. Il fallait que je parle. Peur panique à l'idée de me taire. J'ai parlé, parlé, donné des détails, montré combien je m'intéressais aux maquettes, il n'y avait que ça dans ma vie, les maquettes, c'était ma passion.

Je ne leur paraissais pas bizarre, les mains enfoncées dans les poches du blouson et me dandinant comme si j'avais très froid. Je les amusais plutôt. Ils ont rigolé. Ils m'ont expliqué que ce n'était pas encore installé. Qu'il faudrait que j'attende sans doute un bon moment pour voir les maquettes. Et puis la question est tombée :

– Et tes parents ? Ils t'ont laissé sortir ?

Tout de suite j'ai répondu que non, que j'étais venu sans qu'ils le sachent.

– Alors, ton père ? C'est un rouge ?

J'ai répondu que mes parents ne faisaient pas de politique.

– Eh bien va les chercher, ramène-les ici, a dit « Yeux verts ». Ils peuvent montrer l'exemple à tous ces cochons.

Geste circulaire. Allusion aux banderoles, aux graffiti.

– Fiche-lui la paix, est intervenu un autre milicien. Il n'est pas responsable de ce que font ses parents. Lui au moins, il n'a pas eu peur de sortir. Et c'est le seul, pour l'instant.

Je leur ai demandé si je pouvais rester sur la place en attendant que tout soit installé. Les soldats près de

nous avaient repris leur travail. Un des miliciens m'a répondu :

– Tu vois le gros troufion là-bas, le cul contre sa jeep. C'est à lui qu'il faut que tu demandes ça. Nous, la fête foraine, c'est pas notre partie.

– Alors vous, c'est quoi, votre partie ?

La question m'était venue spontanément, un peu trop pressante.

Les miliciens se sont regardés, ont hésité. Ils avaient l'air troublés. La réponse ne devait pas être évidente.

– Eh bien, on est venus comme qui dirait faire la police, ici.

– On est là pour surveiller que tout se passe bien, éviter les incidents. Par exemple, imagine qu'un type sorte brusquement d'une maison avec un fusil à la main ou une grenade...

– Pauvres nains ! a ricané « Yeux verts ». Et on ferait quoi, si ça arrivait ? On aurait bonne mine !

Ils se sont bien gardés de me dire que le « gros troufion » leur avait confisqué leurs armes.

Je les ai laissés continuer à discuter. Ils ne faisaient plus attention à moi.

J'aurais voulu me sentir fier de la façon dont j'avais échappé à leurs griffes de jaguars. Même « Yeux verts » s'était laissé avoir. Et j'avançais vers la jeep, tâchant de me persuader que j'avais franchi avec succès ce premier obstacle, cette épreuve imprévue. Que la suite n'en serait que plus facile. Approcher le lieutenant suffisamment, sortir le revolver et tirer. Point final.

J'avançais vers Mace. Mais j'étais en nage. Dans la poche de mon blouson, la crosse du revolver me collait à la main. Je me sentais mal.

J'ai dû cesser de marcher et faire semblant de m'intéresser au camion que des soldats étaient occupés à transformer en salle de projection.

La rencontre avec les miliciens venait de briser quelque chose en moi. J'étais dégoûté. C'était des miliciens qui avaient enlevé mon père, des types comme ceux que je venais de croiser, et avec qui j'avais discuté, comme un garçon bien élevé.

Je me sentais sale. Oui, je venais de me souiller au contact de ces hommes.

Pourquoi je n'avais pas sorti le revolver et tiré sur l'un d'eux ? Parce que j'étais trop lâche. Dans le fond, depuis le début, je n'avais fait que jouer avec l'idée de tuer, sans y croire vraiment. Je m'étais menti à moi-même.

À cet instant, il fallait bien me l'avouer, je me sentais totalement incapable de tirer sur qui que ce soit. Et je n'avais même pas le courage de faire demi-tour. Passer auprès des miliciens était au-dessus de mes forces.

La fameuse formule que j'aimais tant, *l'ironie de la vie*, me revenait comme un boomerang. Le revolver apporté par le type en fuite, la disparition de mon père, la venue des soldats – tout ça pour en arriver à saluer trois salopards en les laissant croire que j'étais de leur bord...

Je me méprisais. Je m'étais voulu en héros, en instrument du destin, en justicier. Mon seul courage, en définitive, avait été de tourner le dos à ma mère.

Qu'est-ce que je faisais encore ici ? Pourquoi insister ? Pourquoi continuer à marcher vers la jeep ? Vers ce militaire que je ne parvenais pas à haïr...

J'ai même pensé tout dire à ce lieutenant. Non, pas exactement tout : pas le revolver, mais mon père, la

protestation, la milice, la disparition, ça oui j'ai voulu lui dire. J'étais déjà bien près de lui. Il m'a regardé. Un regard froid, indifférent, qui m'a stoppée. Alors j'ai décidé de tout arrêter là. Faire demi-tour, retraverser la place en évitant les miliciens, aller jeter le revolver dans le río. Et me jeter moi aussi dans le Ladrón, mais ça aussi je savais bien que je n'en serais pas capable.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Je l'avais trop approché. Le lieutenant avait une voix d'acier trempé. Avant que je puisse répondre, une autre voix est tombée du ciel.

Je n'ai pas compris tout de suite.

– Attends deux minutes, m'a dit le lieutenant.

C'était un appel pour lui sur la radio de la jeep.

Branle-bas de combat, mon vieux Mace ! Dolen-Ceti a choisi votre putain de village pour lancer officiellement sa campagne. Le lieu était tenu secret jusqu'à ce matin, mais c'est vous qui avez décroché le pompon, Mace. À vous les journalistes, la télé, la gloire, quoi !

– Merde, a répondu le lieutenant, il ne manquait plus que ça !

J'ai senti les battements de mon cœur, le sang m'affluer au visage. L'ironie de la vie... Elle était au rendez-vous. Enfin là. Comment avais-je pu douter d'elle ? Je tenais, cette fois, le sens caché de toute cette histoire. J'entrevois la fin. Des images, comme d'un rêve, mais avec une terrible force de vérité : un podium d'honneur devant la mairie, des fleurs, une tribune décorée à la hâte, depuis laquelle le généralissime s'adressait au pays à sa descente d'hélicoptère...

Comme j'avais bien fait de ne pas gaspiller ma balle sur un milicien ! *J'allais tuer le dictateur, le responsable suprême !*

J'ai eu la vision d'un œillet de sang sur l'uniforme blanc, à l'endroit du cœur. Et le vieillard aux traits décomposés, le vieux cétacé dans sa tenue d'apparat, s'abattant sans un cri dans la poussière...

Mais le rêve s'est brisé d'un seul coup. *Ironie de l'ironie... C'était une blague !*

La voix dans le poste, tonitruant dans un grand rire : *Avouez que vous y avez cru, Mace ! Ha, ha, ha, je vous ai bien eu ! Pas de danger que le général se pointe, pas plus chez vous que dans aucune autre unité de l'opération...*

Je n'ai pas bien écouté. J'ai compris confusément que l'opération UTM était un fiasco. Partout. Dans tout le pays, la désobéissance civile lui faisait échec. Comme ici...

Je me rappelle une question de Mace. Ce n'était même plus une question :

– Alors, mon colonel, on nous a fait déployer tout ce cirque pour rien...

Exactement, Mace. Mais écoutez-moi bien : évitez au maximum les provocations. Si j'étais vous, je me méfierais comme de la peste de ces miliciens qu'on nous impose encore. Ces types-là ont le dos au mur.

Jamais je ne m'étais senti aussi misérable. Je n'avais aucune prise sur les événements. Tout m'échappait.

Par contrecoup, je n'avais plus la moindre envie d'agir, de tenter quoi ce que soit. J'étais dans un état d'apathie. Ce n'était même pas de la résignation. De l'indifférence, un engourdissement...

J'ai entendu trop tard les pas derrière moi. Course précipitée. Mace, qui venait de reposer le micro de sa radio, a regardé par-dessus mon épaule, le sourcil relevé. Je me suis retourné. « Yeux verts » se jetait sur moi

comme pour me frapper. J'ai protégé instinctivement mon visage. Il en a profité pour m'empoigner le bras gauche qu'il m'a tordu dans le dos.

Il a introduit une main dans la poche de mon blouson. Il savait ce qu'il cherchait. Il a sorti le revolver. Continuant à me tordre l'épaule, il m'a maintenu au-dessus du sol. Sur la pointe des pieds, je devais danser comme un pantin pour maintenir mon équilibre. J'avais mal.

J'ai immédiatement compris ce qui m'arrivait en voyant Angel et son père, là-bas. Les deux autres militaires les empêchaient de s'approcher.

– Lâche ce gosse, a ordonné Mace. Ne fais pas le con.

L'autre a eu un rire bref, avant de répondre :

– Vous plaisantez, lieutenant ? On m'a envoyé ici pour assurer votre sécurité. « Ce gosse », comme vous dites, s'apprêtait à vous tirer dessus. Vous n'allez pas prétendre le contraire ?

Il narguait Mace. Il se moquait bien de sa sécurité. Il y avait autre chose derrière. Leur règlement de comptes. *Ces types-là ont le dos au mur.* J'ai réalisé que le milicien me braquait mon propre revolver dans le dos. C'était le bout du canon, ces coups, cette douleur nouvelle. J'étais son otage.

– Lâche ce gosse, a répété Mace en ouvrant à sa ceinture l'étui de cuir de son pistolet.

– Rends-nous d'abord nos outils de travail, a répondu l'autre. On va en avoir besoin, par les temps qui courent.

Le canon du revolver me faisait de plus en plus mal. Les soldats s'étaient rapprochés. Ils nous entouraient, menaçant le milicien.

– Pour la dernière fois, a dit Mace en tirant son pistolet de son étui.

C'était aussi les derniers mots que m'avait dits ma mère, tout à l'heure, devant chez nous. Alors j'ai su que je devais intervenir, qu'il fallait que je me mêle à leur dialogue de sourds, pour *sauver ma peau*. Mais les mots sont sortis de ma bouche pour demander à Mace de ne pas céder, de ne pas restituer leurs armes aux miliciens. Les mots sont sortis de mon cœur...

– Ce sont des assassins. Ce sont des types comme eux qui ont tué mon père.

Le milicien rageusement a relevé plus haut encore mon bras. La douleur m'a arraché des larmes, mais pas de cris, je n'ai pas voulu lui donner ce plaisir.

– Pauvre con ! je lui ai soufflé. Salopard ! Assassin ! Crevure !

J'avais un goût de sang et de fiel dans la bouche en prononçant ces mots, mais je me sentais réconcilié avec moi-même.

Mace a dit qu'il allait tirer. L'autre n'a pas dû le croire, il ne s'est pas servi de moi pour se protéger. La détonation, j'ai cru que c'était le revolver et mon épouvante a été totale, absolue. J'ai crié en me pissant dessus.

Le milicien hurlait plus fort que moi. Il ne m'a pas lâché pour autant, au contraire : il m'a forcé à pivoter et m'a pointé le revolver sur le front.

J'ai entrevu son visage blême, cireux. Bête blessée, haleine de fauve, bouche haineusement ouverte. Regard insensé...

Et puis, louchant de toutes mes forces, je n'ai pu détacher mes yeux de ce doigt crispé sur la détente du revolver que j'avais moi-même armé.

Je n'oublierai jamais ça. Il a pressé la détente.

Ma mère a été la première à s'avancer au bord de la tombe. La poignée de terre a frappé le cercueil avec un bruit mat. Machinalement, elle a effrité une particule de terre restée collée à sa paume.

Elle était émue, sans être bouleversée. Digne. Bien consciente des nombreuses présences autour d'elle.

En somme un « bel enterrement »...

Pourquoi ne pas raconter ainsi ? Comme si j'avais été présent ce jour-là ?

Et m'amuser, même, à laisser penser un instant qu'il s'agit de *mon propre enterrement* ?

Oui : m'amuser. Pourquoi pas ?

D'accord, on ne triche pas avec Toi, mais c'est bien d'essayer. Brouiller les cartes, surtout les *piques* : c'est ce qu'on fait tous un peu tous les jours, non ? Comment vivre, autrement ?

Tu peux ricaner... Allez, vas-y, ne Te gêne surtout pas, grince de Tes sales dents. Je le sais bien, que Tu finiras par m'avoir. Tu n'es pas pressée, au moins ?

Peut-être que si ?

C'est quand Tu voudras !

Si je T'ai échappé le jour de l'opération UTM, je n'en tire aucune gloriole, je sais trop bien que c'est Toi qui l'as voulu ainsi. L'ironie de la vie c'est Toi, toujours Toi. La Souveraine.

Mais je suis plus tranquille depuis que je T'ai frôlée de si près...

J'ai moins peur de la vie. De la Vie, avec majuscule, il n'y a pas de raison.

Ma vie, ce jour-là sur la place du village, ne s'était pas arrêtée, au contraire : elle avait repris son cours – après si longtemps... Le Revolver, la Vengeance, toute cette Connerie, ç'avait été Ton Œuvre, Ton Ricanement toujours, puant la charogne.

Oui, j'entends bien ce que Tu me souffles à l'oreille : que j'ai changé, que je me suis mis à ressembler à ma mère... C'est vrai qu'il m'arrive de parler comme elle parlait, de dire par exemple que nous manquons de conscience collective, que nous ne sommes plus assez vigilants et que notre individualisme nous prépare le retour des fascistes et de la barbarie...

Et alors ?

Tu sais très bien, Toi, pourquoi j'écris toutes ces pages. Tu sais très exactement où je veux en venir.

Alors finissons-en.

Ma mère a été la première à s'avancer au bord de la tombe. Elle avait admis que je ne voulais pas assister à la cérémonie. Trop de gens, trop de bruit. Toute cette foule venue de partout.

Ma mère m'a toujours dit que ce tapage organisé autour de l'enterrement de papa était inévitable. Les gens ont besoin de symboles de cette sorte. Même si elle ne l'avait pas vraiment souhaité ainsi, elle avait

accepté cette cérémonie comme un mal nécessaire ; mieux : une réparation...

Elle me l'a écrit, beaucoup plus tard : *C'est aussi le passé qu'on a enterré ce jour-là, la fin de la dictature. Voilà pourquoi tant de gens se sont déplacés. Le cimetière était plein. Beaucoup n'ont pas pu entrer.*

Maman m'a écrit aussi : *Parce que j'aimais ton père, il m'est arrivé de me sentir abandonnée. Ce n'était bien sûr pas de sa faute, mais je lui en voulais. Oui, je lui en ai voulu d'avoir pris ce car un dimanche matin pour se rendre à la protestation. Et plus loin : C'est usant de vivre alternativement d'espoir et de désespoir. Je me suis bien des fois sentie l'otage de sa vie à lui, de sa mort incertaine... Et même si c'est terrible à dire, cet enterrement a été pour moi une délivrance.*

J'ai répondu à ma mère, cette fois-là. Je lui ai écrit que je comprenais. J'avais éprouvé moi-même une délivrance, le jour de l'opération UTM.

Soldats ceinturant le milicien au genou blessé par le tir du lieutenant et l'éloignant de moi. Plus tard : maman accourue, que la mère d'Angel était allée alerter, et me serrant de toutes ses forces contre son cœur, de toutes ses larmes. Et moi la serrant pareillement, lui expliquant tout, ainsi, sans un mot. Sans avoir besoin des mots.

Et Angel, encore livide, prostré : il n'avait pas pu s'empêcher de tout dire à ses parents, il m'avait trahi, et par sa faute j'avais failli mourir.

J'ai essayé de le consoler, mais j'étais encore sonné, fracassé par l'écho de ce *silence* que le milicien m'avait fait éclater dans la tête.

Plus tard encore, Mace me faisant la morale à sa façon :

– La prochaine fois que tu voudras tuer quelqu'un avec un revolver à barillet, ne place pas la balle en face

du canon ; le barillet tourne quand on presse la détente, et c'est la balle d'après qui est percutée. Tu vois, gros malin, sans le savoir tu t'es toi-même sauvé la vie.

Et c'était moi qui avais fait avancer la balle d'un cran. *Mon coup de pouce au destin*, Tu te rappelles ?...

J'ai passé quelques jours en prison, Mace a témoigné plutôt en ma faveur le jour du jugement, il ne m'a pas accablé. Il ne l'aurait pas pu, de toute façon : des gens exhibaient leurs dents et, rouges d'excitation, m'applaudissaient dans la salle, comme si on avait fait la Révolution ensemble...

Je suis reparti libre du tribunal. Je n'ai pas repris le collège. Je n'aurais pas supporté d'y retourner.

Ma mère a accepté que je quitte le village. Elle avait compris que je ne m'entendrais jamais avec Victor. Et puis que j'en avais assez d'être regardé comme un phénomène de foire : celui-qui-voulait-venger-son-père...

J'ai eu envie d'apprendre un métier. J'ai loué quelque temps, dans une ville voisine, une petite chambre à un ami de la famille.

Aujourd'hui je suis marié, j'ai deux enfants. Des amis. Ils vont peut-être lire ces pages. Je le souhaite.

Ce n'est que très longtemps après l'enterrement que je me suis rendu seul sur la tombe de mon père. Beaucoup de fleurs la recouvraient encore.

Se recueillir, je n'ai jamais très bien su ce que ça voulait dire. Je lui ai parlé de moi, de nous, à voix basse. Longuement. Je l'ai beaucoup questionné aussi, avec une sorte d'espérance. Mais je n'ai jamais eu d'autre réponse que la Tienne.

Oui, finissons-en, la Ricanante. Ce qu'il me reste encore à écrire, je Te le crache à la face :

Les corps décomposés de mon père et de quatre autres *disparus de juillet* ont été retrouvés dans un sous-sol, très exactement dans une chambre froide désaffectée d'un entrepôt du port, une sorte de réduit de deux mètres sur trois. Ils étaient enchaînés comme des bêtes à un anneau scellé dans la pierre.

Mon père et ses compagnons de captivité sont morts dans le noir et l'épouvante, peut-être s'entredéchirant, au milieu de leurs excréments.

Ils sont morts emmurés. Dans le silence du monde. Ils ne se connaissaient pas, le hasard seul les avait placés ensemble dans le cortège de la *protestation*.